

INTRODUCTION

Chaque époque, chaque culture, chaque peuple désigne sous le terme de marginaux un groupe de personnes ne répondant pas aux canons fixés par la norme et légitimés par les élites. Il existe une grande quantité de références bibliographiques regroupées sous les thèmes exclusion, marginalité, pauvreté... Toutefois, il est intéressant de remarquer que la marginalité n'est encore prise, dans la majorité des ouvrages de référence, que dans sa définition économique ou raciale. Ainsi, son traitement en Amérique latine a concerné essentiellement, dans une première période, le problème de l'exclusion indienne. En 1981, un colloque, organisé à Tours sur le thème *Communautés nationales et marginalité dans le monde ibérique et ibéro-américain*¹, est révélateur de cette obsession à assimiler marginalité et indianité. Les trois articles traitant de l'Amérique latine (sept sur l'Espagne et deux sur le Portugal), sont exclusivement tournés vers le problème indigène même si tous les trois abordent le sujet sous différents points de vue (linguistique, politique et littéraire).

Depuis quelques années la définition a évolué pour prendre un caractère plus économique, et analyser les causes et les conséquences de la paupérisation. La définition communément admise aujourd'hui, et que l'on peut retrouver dans divers ouvrages, s'attache à définir la marginalité suivant des critères de consommation : « Du point de vue économique, le marginal est un individu qui ne participe pleinement ni au marché du travail ni à celui de la consommation². » Cette mise en perspective très orientée vers une seule causalité répond au problème de l'industrialisation massive qui a engendré une paupérisation des classes ouvrières et des nouveaux arrivants dans les villes, donnant ainsi naissance au phénomène des bidonvilles. Les sociologues, les historiens, les économistes et, en général tous ceux qui s'attachent à comprendre la société et à l'interpréter, ont alors répondu à un besoin de comprendre ce phénomène nouveau. De sorte qu'on est passé d'une marginalité raciale, inhérente à la nature des individus, à une marginalité économique résultant d'un contexte particulier.

Cette évolution du regard des historiens et de l'histoire sur les marginaux a alors engendré la multiplicité des sens regroupés sous le terme de marginaux. Répondant à

-
1. UNIVERSITÉ DE TOURS, *Communautés nationales et marginalité dans le monde ibérique et ibéro-américain*, publications de l'université de Tours, série Études hispaniques ; 3, 1981, 198 p.
 2. J'ai réalisé les traductions des citations de cet ouvrage avec l'aide de ma mère et d'Alejandro que je remercie. Par souci de clarté, j'ai supprimé les citations originales. LOMNITZ L. (de), *Como sobreviven los marginados*, Siglo veintiuno, 1983, p. 18.

Antoine Prost lorsqu'il écrit que « pour qu'un mot devienne concept, il faut qu'une pluralité de significations et d'expériences entre dans ce seul mot³ », la marginalité est devenue un concept polyphonique subsumant une multiplicité de contextes, de cas concrets, d'individus, de vies... tant et si bien qu'il est parfois difficile de regrouper toutes ces réalités sous un seul terme. Parler de marginaux peut renvoyer indifféremment au SDF d'aujourd'hui comme à la prostituée du XIX^e siècle ou encore au cagot du Moyen Âge. Ce flou conceptuel conduit parfois à son utilisation abusive, comme le souligne Jacques Donzelot lorsqu'il incite à « se méfier de la familiarité des mots, de la rassurante linéarité qu'ils confèrent à l'ordre des choses, à la nature des problèmes auxquels nous sommes confrontés⁴ ». C'est ce qui a poussé à redéfinir, pour ce sujet d'étude, une notion qui a perdu son sens à force de vouloir tout dire. Il faut suivre en ce sens W. Von Schlegel dans son principe de clarification : « On ne peut pas dire que quelque chose est sans dire ce que c'est. En réfléchissant sur des faits, on les renvoie à des concepts et il n'est pas indifférent de savoir auxquels on les renvoie⁵. » Ce travail d'explicitation est d'autant plus important que cette étude s'inscrit dans une longue suite d'analyses de phénomènes de marginalité. Il s'agit donc de réutiliser un concept connoté par les différentes réalités auxquelles on l'a déjà confronté. C'est pourquoi il semble important de mettre en lumière l'évolution du concept de marginalité, afin d'inscrire ce travail dans une certaine continuité, avant d'explicitier les fondements et les axes de cette recherche.

L'évolution du regard historique sur les marginaux

Approche conceptuelle de la marginalité

Il existe de nombreux travaux s'essayant tous à une définition plus ou moins globale de la marginalité mais l'étude s'est limitée à certains d'entre eux et notamment à celui de Serge Paugam, *L'exclusion, l'état des savoirs*. Il donne en effet, par la combinaison de réflexions émanant de différents auteurs, une vision panoramique des dernières recherches réalisées, et il synthétise l'information autour de différents points de vue disciplinaires. La marginalité n'est plus analysée comme une forme de déviance, dérivant de déficiences personnelles, mais comme un processus alliant les causalités économiques à des phénomènes culturels.

Le XIX^e siècle, en commençant à s'interroger sur ses marginaux, a produit une pensée purement individualiste, faisant de l'exclu l'unique responsable de son état. Cette stigmatisation de l'individu en tant que coupable de sa propre détresse, montre la peur que suscitent ces populations au sein de la classe dominante, en remettant en cause leur travail d'homogénéisation. Cette menace est à comprendre dans le processus

3. PROST A., *12 leçons sur l'histoire*, Le Seuil, coll. « Points », série Histoire, 1996, 335 p.

4. DONZELOT J., « Les transformations de l'intervention sociale face à l'exclusion », dans S. PAUGAM (dir.), *L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 1996, p. 88-89.

5. VON SCHLEGEL W., cité par A. PROST, *12 leçons sur l'histoire*, op. cit., p. 125.

de construction de nouveaux rapports sociaux entre les individus. L'élite libérale impose alors de nouveaux schémas qui se fondent sur des pratiques culturelles et juridiques différentes de celle de l'Ancien Régime. C'est dans ce contexte que des penseurs comme Karl Marx, vont faire évoluer la pensée sociale en analysant la marginalité comme un produit des structures de la société et non plus comme le résultat de déficiences personnelles. Il s'agit alors de remettre en question des modèles structurels en formulant des théories explicatives liant inéluctablement les sociétés libérales à la formation d'une marginalité. En avançant la notion de « sous-prolétariat », Marx assimile tout type d'exclusion à une exclusion économique. Il met ainsi en évidence l'absence de conscience collective du groupe et parallèlement, il réduit à des facteurs essentiellement économiques une notion beaucoup plus complexe. De ce fait celle-ci n'est appréhendée qu'en tant que phénomène global, « processus anonyme », et non dans la diversité de ses composantes.

Le xx^e siècle, en s'ouvrant à d'autres sujets d'étude que ceux traditionnellement étudiés par l'Histoire, a permis à la réflexion sur la marginalité de laisser exploser la diversité des thèmes dont elle relève. En ce sens, l'étude sur les classes laborieuses réalisée par Louis Chevalier⁶ en 1958 est significative de cette complexification du regard. Il s'attache, en effet, à multiplier les points de vue pour permettre une vision de l'ensemble du phénomène. Ainsi, son travail oscille entre des sources dites quantitatives (statistiques criminelles, démographie...) qui « désignent et mesurent des faits incontestables⁷ » et une importante documentation dite qualitative (journaux, ouvrages littéraires...) qui par « la magie du verbe [ont] le privilège de reconstituer en permanence les situations disparues et d'en offrir, pour ainsi dire, une expérience indéfiniment renouvelée⁸ ». La marginalité n'est alors plus vue comme un objet isolé, pouvant être étudié en soi, mais comme une partie d'un tout, la société. La prise en compte de l'opinion contemporaine révèle l'importance que Louis Chevalier accorde à la remise en contexte de la marginalité, pour en amplifier sa compréhension. Cette démarche implique que l'auteur ait conscience des phénomènes d'interdépendance qui lient la marginalité à son contexte. C'est dans cette logique qu'il inscrit l'utilisation des données démographiques. Louis Chevalier passe ainsi, d'une histoire sociale essentiellement économique et structurelle, à une histoire sociale dont les ressorts sont à chercher dans la démographie. Ainsi, il marque un tournant dans l'historiographie, en s'interrogeant sur des objets délaissés à l'aide de nouvelles méthodes. Il s'intéresse en effet à ceux qui ne dirigent pas et il les aborde non de façon rigide, en les enfermant dans les structures, mais par le biais de la littérature, des statistiques (démographique, criminelle...) et des confrontations d'opinions de l'époque. De sorte que Louis Chevalier marque le début d'une nouvelle génération d'historiens, soucieux de diversifier leurs approches pour saisir au mieux la complexité du réel.

Dans cette perspective, Howard Becker renouvelle la réflexion sur l'exclusion afin de sortir de l'équation liant inéluctablement déviance et criminalité. Après avoir mené une

6. CHEVALIER L., *Classes laborieuses et classes dangereuses, à Paris, pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Hachette, coll. « Pluriel », 1984 (1958), 729 p.

7. *Ibid.*, p. 72.

8. *Ibid.*, p. 69.

critique systématique des différentes théories explicatives de la déviance et avoir montré les négligences auxquelles elles conduisent lorsqu'elles sont utilisées comme fondement d'une recherche, l'auteur propose une nouvelle façon de penser la marginalité. Il se fonde sur les théories interactionnistes développées par l'école de Chicago et s'attache à comprendre la déviance dans tous ses aspects et dans la multiplicité des rapports qu'elle génère. En ce sens, Becker s'intéresse moins aux causes qu'à l'analyse de « l'ensemble des relations qu'entretiennent toutes les parties impliquées de près ou de loin dans les faits de déviance⁹ ». Plus précisément, il s'agit plus d'analyser les processus de marginalisation et les réactions qu'ils suscitent chez les individus concernés, que d'étudier les caractéristiques personnelles et/ou sociales des déviants. Le sujet prend alors un intérêt en soi et non plus seulement en tant que membre d'un groupe. Cette voie conduit Becker à reconnaître une certaine hétérogénéité dans le groupe et donne ainsi sens à des études fondées sur les individualités. Dans un premier temps, il prend en considération la relation entre l'action d'un individu et la réception publique de son acte, comme fondamentale dans la construction des processus de marginalisation. À ce sujet citons Howard Becker :

« Le même comportement peut constituer une transgression des normes s'il est commis à un moment précis ou par une personne déterminée, mais non s'il est commis à un autre moment ou par une autre personne ; certaines normes – mais pas toutes – sont transgressées impunément. Bref le caractère déviant, ou non, d'un acte donné dépend en partie de la nature de l'acte (c'est-à-dire de ce qu'il transgresse ou pas une norme) et en partie de ce que les autres en font¹⁰. »

Dans un second temps, l'auteur s'attarde sur les rapports qui lient les dits déviants aux normes qui les jugent et que, bien souvent, ils n'ont pas contribué à mettre en place. L'intérêt de cette approche est qu'elle permet, en se plaçant au niveau de l'individuel, d'accepter l'idée que la notion « d'étranger » (*outsider*) est réciproque et relative : le déviant est étranger aux « normaux » certes, mais dans sa conception ce sont « les normaux » qui lui sont étrangers. De sorte que l'individu déviant n'est plus pensé comme inactif mais dans ses interactions avec la société à laquelle il appartient. Ces deux moments de la réflexion montrent que la déviance n'est plus comprise comme un phénomène de caractère absolu mais comme le produit d'un processus mettant en jeu des facteurs collectifs et individuels. Ces angles d'approche permettent donc l'observation du degré d'imbrication entre coutume populaire, législation institutionnelle et comportement social.

Les différents éclairages apportés sur la marginalité, par la diversification des approches et la variation des points de vue, ont permis de mettre en lumière sa complexité fondamentale. Dans cette logique René Lenoir met en avant, dans son ouvrage *Les Exclus, un Français sur dix*¹¹, la multiplicité des causes sociales génératrices

9. BECKER H., *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, coll. « Observation », 1985 (1963), p. 13.

10. *Ibid.*, p. 37.

11. LENOIR R., *Les Exclus, un Français sur dix*, Le Seuil, Paris, 1974, 180 p.

d'exclusion. Le processus d'exclusion est alors intégralement ancré dans un contexte social déterminé qui mêle les facteurs économiques, psychologiques, sociaux, culturels... Cette complexification de l'objet et des méthodes sera par la suite synthétisée dans l'ouvrage de Maurice Agulhon, *Les marginaux et les autres*. Il y présente une mosaïque de situations marginales, d'« une grande Bigarrure » (expression de l'auteur), étirant leurs ramifications du monde rural aux villes, des femmes aux hommes, du XVIII^e au XX^e siècle. Comme il le dit lui-même :

« Toutes ces études [sur la marginalité] ne relèvent pas en elles-mêmes de l'histoire des Mentalités collectives. Nous avons à plusieurs reprises parlé à leur propos d'histoire sociale. Mais, plus classique encore, l'histoire des institutions n'est pas moins concernée, puisque le traitement, généralement répressif, de la marginalité, relève de la loi, de la police, de la justice¹². »

Cette impossibilité à classer l'étude des marginalités dans un cadre historique précis renvoie à la complexité du phénomène. Le regard porté sur la marginalité est donc de moins en moins globalisant et s'attache de plus en plus aux acteurs sociaux autant qu'aux structures. De sorte que travailler sur ce thème implique d'appréhender l'objet sous des angles différents. Approcher les structures sociales pour définir le contexte dans lequel naît et évolue la marginalité ; analyser les liens sociaux à partir des individualités marginalisées. Entre les deux, une série de mécanismes sociaux qui, ensemble, créent la marginalité en tant que résultat « d'attributs individuels ou collectifs¹³ ». Dans cette logique, vouloir caractériser, même partiellement, la marginalité implique alors de reconstruire en partie le complexe jeu social qui fait apparaître comme marginal le rapport entre l'individu et les normes sociales collectives. On passe alors de l'étude du groupe de marginaux à l'étude des processus de marginalisation.

De l'étude de la marginalité à celle des processus de marginalisation

L'intérêt se déplace de l'observation des caractéristiques figées d'un groupe social à celle des mouvements et des rapports entre les différentes composantes sociales. De sorte qu'il ne s'agit plus de penser l'immobilité d'un état mais les processus évolutifs qui l'engendrent, en tenant compte de la complexité des actions – réactions qui se construisent mutuellement. En ce sens, les réactions marginales à la normalité et les réactions sociales à la marginalité se déterminent réciproquement et évolutivement dans un jeu de va-et-vient qu'il importe de saisir dans sa globalité. Cette perspective implique de fonder l'étude sur toutes les dynamiques qui influencent la stigmatisation d'un individu en tant que marginal, sans privilégier un rapport sur un autre, c'est-à-dire sans penser les facteurs économiques, sociaux ou sexuels comme prépondérants. Il faut alors tenir compte de la diversité des rapports envisageables à la fois entre les individus, entre la marginalité et les normes sociales collectives, entre la société prise dans son

12. AGHULON M., *Les marginaux et les autres*, Paris, Imago, coll. « Mentalités, histoire des cultures et des sociétés », 1990, p. 12.

13. PAUGAM S. (dir.), *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1996, 582 p.

ensemble et la marginalité. Dans cette logique, les comportements marginaux se laissent partiellement saisir à travers la reconstruction de réseaux sociaux, dans la mesure où ils ont laissé des traces.

En fondant l'interprétation finale sur l'appréhension des liens sociaux et des rapports qui lient les individus aux normes sociales collectives, la démarche adoptée vise à ne plus observer seulement des faits, ni des phénomènes mais des processus, des rapports entre les différentes sphères imbriquées de la vie sociale. Il ne s'agit plus alors de simplifier « les réponses sociales aux impositions normatives¹⁴ » par la dichotomie acceptation/déviance, mais au contraire de faire apparaître tout l'éventail des réactions envisageables. Ce n'est qu'à partir de cet élargissement du champ de l'investigation qu'il sera possible de saisir une certaine réalité sociale. L'accent se déplace alors de l'étude de la marginalité en soi à celle des processus de marginalisation, à partir de l'analyse des interactions entre les comportements déviants et les réactions sociales à ces attitudes.

La corrélation essentielle entre le contexte et les processus de marginalisation fonde la difficulté de poser une définition de la marginalité précise qui rende compte de la complexité du réel. C'est en effet sur la base de la diversité des réalités subsumées dans le seul concept de marginalité que les définitions préétablies et absolutistes apparaissent dans leur chimérique simplicité. De sorte que la nécessaire prédéfinition du groupe autour de certains critères de sélection, devait rester, dans un même temps, ouverte à des possibilités d'évolution au gré des réalités observées.

L'importance de poser une définition initiale ouverte

Définir l'objet même de la recherche, afin de pouvoir le travailler, est un paradoxe posé par toute recherche historique. Fixer un groupe prédéterminé par des critères *a priori* est en effet le point de départ obligatoire de toute étude fondée sur les individus et en même temps la négation de l'individu en tant que conscience. Cette recherche est fondée sur l'analyse des réseaux sociaux d'un groupe restreint d'individus ce qui implique la prédéfinition d'un corpus d'étude autour de critères définis. Or, l'objectif de l'étude vise à reconstruire une certaine définition des notions à partir de l'étude d'une réalité la moins prédécoupée possible. De sorte que cette perspective implique de poser une définition préétablie la plus vaste, la plus ouverte, la moins étriquée possible pour pouvoir permettre à la fois l'observation des processus de marginalisation dans toutes leurs diversités, et son renouvellement à partir de la connaissance à laquelle le travail aura abouti. Ernest Labrousse exprime très clairement cette volonté d'inverser l'ordre définition – connaissance dans la démarche historique, la connaissance de l'objet précédant dès lors sa définition :

« Le danger est de se faire trop petit, de découper en deçà des frontières possibles. La consigne sera dès lors, d'inclure dans l'enquête le plus grand nombre de cas, à partir d'un signalement sommaire, fondé, notamment sur la profession, combinée au niveau

14. CERUTTI S., « Normes et pratiques, ou de la légitimité de leur opposition », dans B. LEPETIT (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1995, p. 130.

social. Des présomptions peuvent suffire : une sorte de procédure des suspects. Je retiens tous mes suspects de bourgeoisie. On fera le tri après. D'autant qu'il ne peut y avoir de doute sur les catégories principales. D'abord, l'enquête. D'abord l'observation. Nous verrons plus tard pour la définition¹⁵. »

La nature des sources utilisées a conduit naturellement à se fonder sur les catégories juridiques pour définir le corpus. Dans une perspective de recherche visant à reconstruire la notion de marginalité sociale à travers l'observation des processus de marginalisation, prendre appui sur les catégories juridiques permet de poser un cadre prédéfini assez rigide pour effectuer la recherche, et en même temps révélateur des interactions entre le groupe social dans son ensemble et les marginaux. Toutefois, en tant que reflet des institutions judiciaires et donc de la logique simplificatrice de l'administration, ceux-ci sont incapables de rendre compte de la complexité des groupes étudiés. De sorte que se concentrer uniquement sur ces données pour décrire la marginalité reviendrait à nier la réalité complexe qui fonde la diversité des processus de marginalisation. L'objectif n'est donc pas de valider leur contenu comme mesure de la marginalité en soi, mais de les utiliser en fonction des nécessités générées par la recherche.

Il convient donc de ne pas s'enfermer dans des définitions préconstruites, dans des catégories « pré-pensées », afin de pouvoir établir de nouvelles définitions, à partir de l'observation dans leur complexité des processus de marginalisation ; en s'approchant le plus possible de la réalité ressentie, saisie à travers des sources et des axes d'étude variés. Cette mise au point conceptuelle permet de prendre conscience de la diversité des réalités auxquelles renvoie le concept de marginalité.

Il apparaît alors comme nécessaire d'observer ses évolutions spécifiques dans le cadre de cette étude, l'Amérique latine. En effet, si dans un premier temps il s'agissait de s'imprégner d'un concept et de son application, il est impossible d'en faire un usage pertinent sans lui donner une matérialité contextuelle. C'est pourquoi il semble important de replacer l'évolution du concept de marginalité dans le cadre latino-américain afin d'explicitier les différences contextuelles.

Évolution du concept de marginalité en Amérique latine

La marginalité en Amérique latine n'a pas échappé à la logique qui voulait que les chercheurs l'étudient afin de répondre aux problèmes posés par la société. Ainsi, l'exclusion des Indiens a accaparé une grande partie de la bibliographie pendant des années avant que les historiens ne se tournent vers un problème plus moderne : l'exclusion économique. Le DESAL réalise une étude en 1967 qui essaie de donner une définition au concept de marginalité. L'ouvrage est significatif de ce que la marginalité a signifié pendant longtemps en Amérique latine. Roger Vekemans et Ismael Silva¹⁶ trouvent la

15. LABROUSSE E., cité par REVEL J., « L'institution et le social », dans B. LEPETIT (dir.) *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1995, p. 63-84.

16. « Existe un hecho histórico de la mayor relevancia que condiciona por sí solo el siguiente análisis. Este factor decisivo es la dicotomía con que nació la América Latina como consecuencia de la superposición de culturas y de civilizaciones (dualidad de valores, estructuras sociales y de regimenes políticos y administrativos) »,

particularité du continent dans le fait historique de la colonisation. La marginalité qu'ils observent à leur époque n'est alors vue qu'en tant que conséquence d'une exacerbation « des problèmes issus de la superposition initiale¹⁷ ». La première partie de l'ouvrage cherche dans les spécificités du passé les explications d'une certaine particularité latino-américaine, afin d'orienter dans une deuxième partie¹⁸, l'étude de la marginalité dans la seconde moitié du xx^e siècle. Toutefois, les auteurs ne sortent pas du cadre classique d'explication de la marginalité qui a tendance à faire correspondre la récente apparition de la notion de marginalité avec son existence réelle, pourtant beaucoup plus ancienne. La causalité économique, presque toujours mise en avant pour expliquer le phénomène de la marginalité, enferme le concept dans une homogénéité trompeuse.

Dans une perspective inverse, l'ouvrage plus récent, *Pouvoirs et déviances en Méso-Amérique*¹⁹ s'attache à mettre en valeur les facteurs socioculturels historiques, pour comprendre les processus de marginalité. Son originalité est de fonder l'appréhension des relations de pouvoir en Amérique latine sur la base du métissage culturel qui a déterminé la complexité de la construction de l'État colonial espagnol. Il ne s'agit pas alors de penser une opposition systématique entre culture dominante et culture dominée, mais de voir comment leur interaction a engendré des mécanismes de pouvoir spécifiques à cette région. En mettant en avant l'existence de processus de marginalisation pendant la période coloniale et en faisant apparaître les mécanismes qui les ont générés – aussi bien individuels que collectifs – l'ouvrage permet de prendre conscience de l'importance des facteurs socioculturels historiques spécifiques à l'Amérique latine.

Ce passage d'une approche de la marginalité en tant que phénomène économique lié au libéralisme, à sa compréhension en tant que processus culturel lié à la spécificité des relations de pouvoir latino-américaines et mettant en jeu divers facteurs individuels et collectifs, est le produit d'une évolution historique. Larissa de Lomnitz²⁰ s'inscrit dans ce processus lorsqu'elle cherche à comprendre la marginalité en se détachant des problématiques uniquement économiques. En effet, même si elle ne fait remonter la marginalité comme objet d'étude sociale, qu'aux années 1950, elle s'attache à mettre en évidence les dynamiques qui ont présidé à sa mise en place, dans quel contexte particulier et sous quelles formes. En ce sens, la marginalité sort du carcan économique où elle était restée enfermée trop longtemps, pour entrer dans la sphère des relations sociales. Larissa de Lomnitz met ainsi en valeur l'idée de marge sociale, de rupture des liens qui font de l'individu un membre de la société, comme fondement des processus de marginalisation. Il faut alors voir les marginalités comme des interactions plus que comme des données.

Dans cette perspective, un thème aussi récurrent que les Indiens, lorsque l'on traite ce sujet en Amérique latine, prend une tonalité différente. Jean-Louis De Lannoy

VEKEMANS R. et SILVA FUENZALIDA I., « El concepto de marginalidad », dans DESAL, *Marginalidad en América latina : Un ensayo de diagnostico*, Barcelona, Herder, 1969 (1967), p. 16.

17. *Ibid.*, p. 49.

18. HOFFMAN R., GARCIA N., MERCADO O. et URIBE F., « La marginalidad urbana », dans DESAL, *Marginalidad en América latina : Un ensayo de diagnostico*, Barcelona, Herder, 1969 (1967), 418 p.

19. BERTRAND M., ARNAULD C. et al., *Pouvoirs et déviances en Méso-Amérique*, PUM, coll. « Hespérides », 1998, 158 p.

20. LOMNITZ, L. (de), *Como sobreviven los marginados*, Siglo veintiuno, 1983, 229 p.

dans l'article *La culture d'opposition des communautés indiennes du Mexique au 19^e siècle*²¹, étudie le cas des indiens à travers les dynamiques que ceux-ci entretiennent avec l'État : « Il nous faut comprendre de quelle manière les communautés indiennes se sont perçues comme objets de discrimination collective et comment elles ont réagi au traitement inégal qui leur était imposé²². » Il pose alors le problème des sources comme facteur limitatif de ce genre d'étude, du fait de l'existence d'une documentation réduite provenant de ces catégories de la population. C'est ce qui explique que l'auteur continue de mener un travail essentiellement au niveau des structures, même si ce ne sont plus seulement les structures étatiques.

Pourtant, il ne s'agit pas de penser le processus évolutif de la conception de la notion de marginalité comme linéaire. C'est encore par le biais de « l'économique » que la marginalité est envisagée. Ainsi, Beatriz Azevedo²³ reste dans ce type d'approche en cherchant les causes de l'exclusion et les degrés d'intégration des populations à l'économie capitaliste. Toutefois, à travers des analyses sociales axées sur la construction psychologique de l'individu, elle intègre les facteurs socioculturels au déterminisme économique et participe ainsi, dans une certaine mesure, à l'ouverture du concept de marginalité. L'individu acquiert de la sorte une place au centre de l'analyse, que les approches plus structurelles lui refusaient.

Cette volonté d'étudier la marginalité à partir de l'individu lui-même, et non plus depuis l'observation de phénomènes anonymes, est caractéristique de la thèse de Virginie Baby Collin²⁴ qui s'inscrit « dans le courant de la science géographique qui s'intéresse à la revalorisation du sujet individuel dans la compréhension de l'espace ». Par un choix délibéré de réduire l'espace géographique de l'étude et de s'appuyer sur des groupes de population restreints, elle renouvelle les perceptions classiques à partir d'informations originales. Ainsi elle montre que les quartiers marginaux étudiés ont un taux d'activité économique très supérieur à la moyenne nationale, « tordant ainsi le cou », selon sa propre expression, à l'idée que la marginalité serait due à l'exclusion économique « au sens de faible intégration sur le marché de l'emploi²⁵ ». Si l'analyse socio-économique est nécessaire à la compréhension globale des structures du phénomène, elle ne saurait rendre compte des perceptions individuelles, essentielles à l'appréhension des rapports entre groupes de pouvoir. Virginie Baby Collin exprime très clairement la place qu'elle accorde à l'individu au sein de l'étude d'un groupe :

« L'individu doit être réhabilité et écouté comme sujet, parce qu'il construit la ville dans ses actes, ses discours, sa vie quotidienne et ses aspirations. On ne doit pas négliger pour

21. LANNAY J.-L. (de), « La culture d'opposition des communautés indiennes du Mexique au 19^e siècle », dans C. DUMAS et J. COVO, *Minorités et marginalités en Espagne et en Amérique Latine au XIX^e siècle*, Presses universitaires de Lille, coll. « UL3 », 1990, p. 197-210.

22. *Ibid.*, p. 202-203.

23. AZEVEDO B., *Secteur informel : la nature et l'évolution du concept dans l'Amérique Latine*, Grenoble, GRESAL, n° 93-04, 1993, 38 p.

24. BABY COLLIN V., *Marginaux et citadins. Construire une urbanité métisse en Amérique latine. Étude comparée des barrios de Caracas (Venezuela) et des villas d'El Alto de La Paz (Bolivie)*, thèse de doctorat de géographie, Toulouse II, 2000, 620 p.

25. *Ibid.*, p. 158.

autant le rôle des forces collectives en tension dans l'espace urbain. Le discours du pouvoir, de la presse, les identifications de groupes, sur des bases territoriales (les quartiers), socio-économiques (les marginaux, les riches), sexuées, générationnelles ou religieuses, sont porteurs d'enjeux d'ordre collectif qui permettent de mieux définir ce que recouvre la citoyenneté (le droit à la ville), et de comprendre les formes de l'urbanité²⁶. »

Ainsi, il est possible de saisir la marginalité dans bien des situations et notamment à travers des manifestations de rejet par rapport à l'homogénéisation voulu par l'État libéral – en tant que forme de résistance à cette acculturation. En ce sens, le nombre limité des sources directes peut être compensé par l'analyse systématique des comportements des groupes marginaux envers l'État, partout où les interactions ont laissé des traces.

La lecture de tous ces travaux permet de comprendre la nécessité d'appréhender la marginalité non comme un état que l'on peut étudier tel quel, mais en tant que processus qui se construit à travers l'observation des diverses relations d'un individu avec la société et, essentiellement avec le pouvoir dominant. L'analyse de ce rapport de force et des dynamiques qu'il induit (résistance, assimilation, répression...), permet d'observer la complexité des processus de marginalisation liés, dans une certaine mesure, à l'homogénéisation de la société.

Ces ouvrages dessinent une conception de la marginalité fondée plus sur un rapport culturel défavorable, que sur une causalité économique, incontestable certes, mais inapte à expliquer dans l'absolu l'exclusion d'un groupe donné. De ce fait, comprendre la marginalité dans ses aspects culturels, plutôt qu'à travers ses différentes formes économiques, enrichit la notion et l'ouvre à de nouvelles questions. La marginalité peut alors être approchée par le biais de ses interactions avec la société afin de ne pas seulement être étudiée pour elle-même mais aussi dans ce qu'elle représente aux yeux des autres. C'est à partir des dynamiques que cette mise en perspective induit, que l'on pourra le mieux observer les déterminismes réciproques qui lient opinion commune (au niveau de la société), diffusion de normes culturelles (au niveau étatique) et résistance à l'homogénéisation (au niveau de la marginalité). Cette corrélation entre contexte social de marginalisation et déclenchement des processus, suppose une appréhension fondée sur la complexité des phénomènes sociaux. Parallèlement elle implique une impossibilité de fixer une définition de la marginalité à la fois absolue, c'est-à-dire valable pour tous les temps et toutes les époques, et représentative de la complexité de la réalité. Étant considérés comme déterminant la mise en place des processus de marginalisation, l'étude des liens sociaux prend alors une valeur essentielle.

Entre microhistoire et macrohistoire

La plupart des études traitant de la population au Costa Rica, aborde le thème d'un point de vue macrohistorique. Il s'agit alors d'utiliser les recensements et la démographie historique pour essayer d'expliquer les permanences et les évolutions que connaît la société costaricienne en remontant souvent bien en deçà de l'arrivée des Espagnols.

26. *Ibid.*, p. 162.

Les résultats permettent aujourd'hui aux chercheurs d'avoir une meilleure connaissance des mouvements de population dans ce pays.

Études macrohistoriques des populations au Costa Rica

Dès 1969, s'appuyant sur les recensements et les données réunies par l'évêque Bernardo Augusto Thiel, Camacho Chávez²⁷ analyse l'évolution de la répartition de la population du pays. Il met ainsi en perspective un foyer de peuplement dans la vallée centrale et notamment sur la ligne reliant San José à Puntarenas, du fait de l'importance des exportations de café. Il ne s'agit donc pas de mettre bout à bout des nombres mais d'essayer d'en tirer des informations économiques et sociales, même si celles-ci restent à un niveau très général.

Comme le fait remarquer Hector Pérez Brignoli²⁸ en 1987, la quantification est une spécialité, dans le sens où il faut en maîtriser la technique : il faut savoir utiliser le nombre, vérifier sa validité et interpréter les résultats obtenus. Toutefois, elle ne permet pas (comme la démographie historique, l'économie...) de connaître un certain domaine en particulier, elle est transdisciplinaire, en ce sens qu'elle peut apporter un éclairage à tous les sujets d'étude. Hector Pérez²⁹ présente sous forme de tableaux certaines données statistiques (baptêmes, mariages, enterrements, naissances, mortalité...). De la sorte, les nombres sont dépouillés et classés, prêts à l'interprétation et ils rendent compte de la quantité considérable d'informations qu'ils peuvent nous communiquer sur la vie sociale des populations. L'étude que réalise Mario Samper sur le recensement de 1927 participe à cette démarche visant à classer les nombres afin de créer des bases de données exploitables directement. L'intérêt de cette étude est autant, dans les informations finales qu'elle fournit, que dans l'attachement de Mario Samper à expliquer ses méthodes.

Ainsi, les études quantitatives ont démontré leur intérêt quand à l'étude des populations au Costa Rica. Elles ont permis de dégager des grands mouvements au sein de la population, fournissant ainsi une vision d'ensemble des évolutions traversant la société. Toutefois, elles se sont révélées incapables de donner une place à la connaissance spécifique des individus pourtant nécessaire à l'appréhension des dynamiques sociales. C'est pourquoi il semble essentiel de combiner ces deux approches afin de se rapprocher au maximum du sujet d'étude.

Intérêt des variations d'échelle

La microhistoire est née, si l'on en croit Henri-Irénée Marrou, de la prise de conscience par les historiens qu'à trop :

-
27. CHÁVEZ C., « Evolución demográfica de la población de Costa Rica », *Revista de la universidad de Costa Rica*, n° 27, décembre 1969, p. 37-42.
28. ROBLES SOTO A. et SAMPER M., « La cuantificación histórica : entrevista a Héctor Pérez Brignoli », *Revista de historia (Costa Rica)*, n° 15, 1987, p. 11-23.
29. PÉREZ BRIGNOLI H., « Reconstrucción de las estadísticas parroquiales de Costa Rica, 1750-1900 », *Revista de historia*, Costa Rica, n° 17, 1988, p. 211-277 et « El crecimiento demográfico de América-Latina en los siglos XIX y XX, problemas, métodos y perspectivas », *Avances de investigación*, Centro de Investigaciones Históricas, n° 48, 1989, 4 p.

« se laisser séduire par la “clarté”, la limpidité rationnelle, du type-idéal, l'historien court le risque, confondant moyens et fin, d'échanger la proie pour l'ombre et de substituer à l'authentique connaissance du concret qui doit être son but, un jeu d'abstractions combinées³⁰ ».

Elle prend une certaine distance critique par rapport à l'approche macrohistorique, en essayant d'intégrer le jeu des acteurs sociaux dans les grands mouvements structurels afin d'éviter de considérer ceux-ci seulement comme des processus anonymes. L'histoire sociale s'ouvre alors à la connaissance des acteurs sociaux avec l'objectif d'enrichir la vision globale de la société. En effet, comme le souligne Antoine Prost, le cadre limité de la microhistoire permet de « scrut[er] très finement, en croisant une pluralité de sources, [et ainsi d']analyser les pratiques sociales, les identités et les relations, les trajectoires individuelles ou familiales, avec tout ce qu'elles incorporent de représentations et de valeurs³¹ ». De nombreuses lectures ont toutefois montré qu'il ne faut pas considérer ces rapports comme exclusifs en les décontextualisant. Ainsi, même si le caractère très empirique de la démarche nie la possibilité de construire une charte théorique fixée, il est tout même possible de déceler des invariables dans les études microhistoriques et d'en tirer des enseignements.

On peut alors se rendre compte que le processus de construction d'une microhistoire diffère de la macrohistoire aussi bien dans ses objectifs que dans ses méthodes. C'est la problématique choisie qui, en mettant en place rationnellement l'espace et la temporalité étudiés, fixe l'échelle d'observation et définit ainsi la pertinence des résultats. En ce sens, le choix de l'échelle ne doit pas devenir un but en soi mais rester un moyen permettant de choisir parmi une infinité de rapports possibles, le plus approprié à l'objet étudié. Bernard Lepetit montre comment la mesure de la pertinence de ce choix, est fonction de sa capacité à mettre en évidence de nouveaux éléments de causalité. Il ne s'agit pas en effet d'« articuler des formes partielles d'explication, mais [de] fournir une explication totale³² de la forme partielle considérée³³ ». Chaque objet d'étude, selon les questions auxquelles il est soumis, devra être traité à une échelle différente, afin de répondre de la façon la plus adéquate possible. Dans cette perspective, établir un système de valeurs entre les différentes échelles, c'est aussi considérer que certaines questions, sinon objets, ont plus d'importance que d'autres, et là nous entrons dans un autre débat.

On voit alors se dessiner deux mouvances qui portent un regard différent sur les relations entre macrohistoire et microhistoire. Jacques Revel fait remarquer sur ce sujet que pour certains le micro engendre le macro et, qu'en tant que tel, le premier doit être privilégié. D'autres au contraire :

30. MARROU H.-I., *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1975 (1954), p. 157.

31. PROST A., *12 leçons sur l'histoire*, op. cit., p. 231.

32. Il faut ici voir le terme « Totale » comme un superlatif plus que comme une affirmation. Par la suite l'auteur montre qu'il est parfaitement conscient de l'impossibilité d'une quelconque totalisation : « Impossibilité pour toute explication d'atteindre jamais le réel et d'en épuiser la complexité », LEPETIT B., « De l'échelle en histoire », dans J. REVEL, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, op. cit., p. 91.

33. *Ibid.*, p. 89.

« vo[en]t dans le principe de la variation d'échelle une ressource d'une exceptionnelle fécondité, parce qu'elle rend possible la construction d'objets complexes et donc la prise en compte de la structure feuilletée du social. Elle pose du même coup qu'aucune échelle n'a de privilège sur une autre, puisque c'est leur mise en regard qui procure le plus fort bénéfice analytique³⁴ ».

En ce sens, il ne faut pas penser la microhistoire comme une histoire parallèle à la « grande histoire » mais comme une nouvelle grille interprétative, attentive à dégager de nouveaux éléments d'explication et à rendre compte de mécanismes complexes. Il ne s'agit donc pas ici de privilégier l'une ou l'autre de ces approches historiques mais de voir dans quelle mesure leurs apports théoriques peuvent permettre de construire une étude sur une base conceptuelle variée. Cette multiplication des échelles d'observation sur l'objet permet de resituer un élément singulier dans son contexte et inversement, de mieux saisir un phénomène global par le biais de l'étude de ses implications concrètes. Les deux approches apparaissent alors comme nécessaires à la construction d'une vue d'ensemble d'un phénomène social. L'utilisation de la variation d'échelle n'est plus alors qu'un moyen pour essayer de s'approcher au plus près de l'objet d'étude afin d'en saisir la substance la plus intégralement possible. Jacques Revel illustre cela dans son ouvrage *Jeux d'échelles*³⁵, en exprimant très clairement cette notion de complémentarité des différentes échelles d'analyse, impuissantes à rendre compte seules de la diversité du réel :

« Développer une stratégie de recherche qui ne se fonderait plus prioritairement sur la mesure de propriétés abstraites de la réalité historique mais qui, à l'inverse, procéderait en se donnant pour règle d'intégrer et d'articuler entre elles le plus grand nombre de ces propriétés. [...] Le choix de l'individuel n'est pas ici pensé comme contradictoire avec celui du social : il doit en rendre possible une approche différente en suivant le fil d'un destin particulier – celui d'un homme, d'un groupe d'hommes – et avec lui la multiplicité des espaces et des temps, l'écheveau de relations dans lesquelles il s'inscrit. [...] L'approche microhistorique se propose d'enrichir l'analyse sociale en en rendant les variables plus nombreuses, plus complexes, plus mobiles aussi. Mais cet individualisme méthodologique a des limites puisque c'est bien d'un ensemble social – ou, mieux, d'une expérience collective – qu'il faut toujours chercher à définir les règles de constitution et de fonctionnement³⁶. »

Cette mise en perspective de l'enrichissement de l'analyse que les données qualitatives permettent, par le biais de la microhistoire, ne doit donc pas faire oublier l'importance d'approches peut-être plus traditionnelles mais néanmoins indispensables. Ainsi, les méthodes dites quantitatives telles que la démographie historique, ne sauraient être abandonnées au profit d'analyses uniquement qualitatives, surtout en ce qui concerne les études sur la population.

La possibilité de multiplier les points de vue, les approches et les sources a déterminé le choix de ne pas enfermer l'étude dans un cadre prédécoupé par et pour d'autres, afin

34. REVEL J., préface, dans J. REVEL, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, op. cit., p. 13.

35. REVEL J., *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Hautes Études/Gallimard/Seuil, 1996, 243 p.

36. REVEL J., « Micro-analyse et construction du social », dans J. REVEL, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, op. cit., p. 20-22.

d'appréhender les liens sociaux à un double niveau, individuel et collectif. Il faut les aborder dans leurs dimensions à la fois sociales, culturelles et politiques afin d'essayer de les saisir à travers la diversité des interactions observables. Dans cette perspective, l'objectif était de montrer la validité de la démarche envisagée en explicitant dans leurs significations et leurs implications les bases conceptuelles sur lesquelles elle se fonde.

Ainsi, la conception de la marginalité qui fonde cette étude, a pu s'établir autour de la complexité des interactions qui lient les facteurs individuels aux facteurs collectifs dans son processus de construction. Il convient alors de la concevoir, non plus comme une entité figée dans des structures objectives, mais en tant que résultat de dynamiques plurielles qu'il est fondamental de saisir dans leur globalité. L'objectif est alors de redonner leur place aux individus au sein du travail, afin de ne pas ancrer la compréhension de la société dans un unique point de vue structurel. En ce sens, il semble qu'analyser la notion de marginalité, en tant que phénomène social, puisque la marginalité n'est plus perçue comme une identité mais comme le résultat de diverses interactions, pouvait permettre d'aborder certaines dynamiques qui parcourent la société. De sorte qu'il ne s'agit donc pas d'étudier la marginalité comme un groupe en-soi défini par des critères intrinsèques aux individualités regroupées. Agir de la sorte reviendrait à essayer de le comprendre en se fondant sur les différences observables entre l'évolution générale et l'évolution du groupe donné et donc, à séparer résolument ces deux entités comme si l'évolution marginale était tout à fait indépendante de l'évolution générale de la société. Au contraire, l'objectif est d'observer la complexité des processus de marginalisation effectifs, en tenant compte des facteurs individuels et collectifs. La compréhension de la construction des processus de marginalisation passe alors par l'analyse des rapports entre les marginaux et la société à laquelle ils appartiennent. Une telle perspective d'étude impliquait de rendre compte de toutes les interactions sociales – dans la mesure du possible – qui composent les processus de marginalisation. C'est en mettant en place ce projet de recherche que les difficultés de cette étude ont pris forme, du fait de la diversité des rapports qu'engendre une approche fondée sur l'observation, non pas d'une entité en soi, mais des mouvements qui la déterminent. Certaines contradictions effectives sont alors apparues, notamment entre l'aspect figé des concepts et la diversité des réalités perçues à travers les documents. Il était alors important de ne pas rejeter cette complexité mais au contraire de la mettre en valeur à la fois en explicitant les concepts nécessaires à l'étude et en adoptant une démarche capable de restreindre le champ d'analyse afin de permettre de saisir ces rapports dans toute leur diversité.

Parallèlement, cette démarche implique d'appréhender les marginaux comme directement issus d'un contexte socioculturel et, en ce sens, ne pouvant exister, et donc être étudiés, en dehors de lui. Comme le souligne Antoine Prost, les concepts qu'utilise l'histoire « restent soumis au contrôle énumératif des contextes singuliers qu'ils subsument³⁷ ». C'est pourquoi il semble important d'inscrire les concepts et la méthodologie d'approche dans son contexte afin de définir la nature et la signification d'une étude sur la marginalité sociale au Costa Rica.

37. PROST A., *12 leçons sur l'histoire*, op. cit., p. 131.

Une étude sur la marginalité sociale au Costa Rica

Définition du cadre de l'étude

Un contexte politique et social singulier

Le 27 avril 1870, le coup d'État de Tomas Guardia modifie la donne politique du Costa Rica. Le changement de gouvernement qui s'ensuit est marqué par une nouvelle idéologie alors progressiste, le libéralisme. L'objectif d'une partie de l'élite est de s'affranchir des préceptes précoloniaux afin d'entrer dans l'ère capitaliste et de moderniser ainsi le pays. L'institution étatique tente alors de construire la Nation, tout en maintenant une certaine « paix sociale », nécessaire à la modernisation économique engagée. De sorte que ces changements devaient se faire sur un autre mode que celui de la force, accompagnée irrémédiablement de violences génératrices de troubles sociaux et donc économiques.

Dans cette perspective, un système politique s'est mis en place, capable d'articuler les intérêts des différents acteurs sociaux : classe bourgeoise, grands propriétaires, Église, classe ouvrière aussi dans une certaine mesure... Les réponses de l'État et les attitudes des secteurs dominants, face à la problématique sociale et devant les dangers que représentent les potentiels conflits urbains, se développent dans le cadre de ce que l'on appelle « le modèle d'hygiène sociale » ou « l'État civilisateur et scientifique ». L'objectif est alors d'essayer de diffuser des valeurs homogènes à l'ensemble social, par un discours « hygiéniste, thérapeutique, libéral et juridique », afin de fonder la domination sur la base d'un consensus systématique³⁸.

C'est cette attitude des secteurs dominants qui a conduit la science politique à considérer le Costa Rica comme un modèle de développement politique démocratique. Pourtant, comme le fait remarquer Olivier Dabène dans un de ses ouvrages :

« Dans le cas du Costa Rica, se limiter à une description des institutions démocratiques reviendrait à oublier que ce pays se situe en Amérique latine et que la démocratie ne fonctionne pas de la même façon dans le Tiers Monde que dans les pays développés, même si les textes constitutionnels et les institutions politiques sont parfaitement semblables³⁹. »

Malgré ces restrictions, les implications sociales de cette volonté de développement démocratique sur la base d'une domination par consensus, déterminent l'importance accordée à l'analyse de la diversité des interactions individuelles et collectives. En effet, la notion de consensus renvoie à l'idée d'une diffusion de normes et de valeurs, systématique certes, mais fondée sur l'assimilation et non sur l'imposition. De sorte qu'à travers l'étude de l'ensemble des réactions sociales au modèle normatif commun, il est possible d'observer certains aspects de la construction des processus de marginalisation. La nature du contexte politique qui rend possible l'observation d'interactions

38. BARRANTES BARRANTES L. *et al.*, « Liberalismo, políticas sociales y abandono infantil en Costa Rica (1890-1930) », dans E. RODRÍGUEZ SÁENZ, *Entre silencio y voces, Genero e historia en América central (1750-1900)*, UCR, Instituto de las mujeres, 2000, 254 p.

39. DABÈNE O., *Costa Rica : juicio a la democracia*, San José, FLACSO, 1992, p. 18.

réciproques, n'apparaissant pas ou faussées dans un contexte de violence politique, engage à réaliser un travail faisant une place à part entière à l'étude des perceptions individuelles. Dans cette perspective, et devant l'intérêt suscité par la complexité des rapports individuels et collectifs, la recherche s'est orientée sur l'étude des processus de marginalisation à travers l'analyse des liens sociaux. Il convient alors d'essayer de saisir les processus à l'origine de la marginalisation effective de certains individus dans toute leur complexité sociale. C'est pourquoi, il a semblé important de définir le cadre de cette étude, afin d'inscrire l'utilisation des concepts employés dans ce travail dans un contexte cohérent.

Les bornes chronologiques : 1870-1930

« Face à un acte donné, la tendance des autres à répondre en termes de déviance peut varier dans une large mesure. Plusieurs types de variation valent d'être notés – et tout d'abord la variation dans le temps⁴⁰. »

Comme l'affirme Saul Becker Howard, la définition des actes déviants évolue, soumise aux variations des regards que leur porte la société. C'est pourquoi la définition des bornes chronologiques n'est pas dénuée d'importance quant à la nature de la compréhension de l'objet d'étude.

Dans cette logique, il s'agissait alors de définir des limites chronologiques significatives de mes choix de recherche autant théoriques que méthodologiques : une étude des relations de la marginalité avec la société à laquelle elle appartient, dans la perspective de saisir les différents facteurs – mise en place d'un système normatif par l'État libéral, préexistence de certaines représentations sociales... – qui entrent en jeu lors des processus de marginalisation. De sorte que le choix de mes bornes temporelles devait se définir à partir du fil conducteur le plus adapté à l'étude, l'évolution socio-économique et politique, sans pour autant nier la période en tant qu'« unité dynamique⁴¹ ».

Dans cette perspective, l'analyse s'est appuyée essentiellement sur l'ouvrage de Victor Hugo Acuña Ortega et Ivan Molina Jiménez⁴² pour définir les limites chronologiques de cette étude. Cet ouvrage parcourt deux cents ans d'histoire costaricienne, en mettant en évidence les ruptures socio-économiques et politiques qui l'ont traversée. Il permet ainsi de se faire une idée approfondie du cadre élargi de cette recherche et de délimiter une période en rapport avec les objectifs. Le dernier tiers du XIX^e siècle apparaît alors comme une période de rupture au sein de l'histoire du pays. Au cours de cette période la bourgeoisie transmet et impose sa vision au reste de la société. Comme le note José Daniel Gil⁴³, les années 1869-1935 sont des années de profondes transformations surtout sur le plan moral.

40. BECKER H., *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, coll. « Observation », 1985 (1963), p. 36.

41. PROST A., *12 leçons sur l'histoire*, op. cit., p. 119.

42. ACUÑA ORTEGA V. H. et MOLINA JIMÉNEZ I., *Historia económica y social de Costa Rica (1750-1950)*, Editorial Porvenir, col. « Debate », 1991, 214 p.

43. GIL J., « Controlaron el espacio, hombres, mujeres y almas. Costa Rica : 1880-1920 », *Repertorio Americano*, Nueva época, n° 7, janvier-juin 1999, p. 1-11.

Le coup d'État du général Tomas Guardia en 1870, marque le début de la période étudiée. En effet, les perspectives de recherche, qui ne se comprennent que dans un contexte de mise en place d'un système normatif, impliquaient de marquer le début de la période non pas au moment où l'idéologie libérale commence à se diffuser, bien avant 1870 ; ni même au moment où elle est définitivement établie, date qui suscite encore bien des querelles ; mais lorsque le discours libéral, devenu discours officiel, commence à influencer sur la vie quotidienne, à prendre forme dans les faits, afin d'en mesurer le degré de réalité. C'est en ce sens qu'il faut comprendre le choix de débiter la période avec l'arrivée brutale des libéraux au pouvoir.

C'est aussi dans cette logique que l'autre extrémité temporelle de la période, l'année 1930, s'est dessinée. Si la prostitution n'est interdite au Costa Rica qu'en 1943, il n'en reste pas moins que le système répressif mis en place dans les années 1890 devient « intransigeant et inopérant⁴⁴ » bien avant selon Juan José Marín Hernandez, obligeant alors les femmes accusées de prostitution à chercher de nouvelles façons d'exister. Cette évolution officieuse des rapports entre prostituées et autorités bouleverse alors la nature de la construction des processus de marginalisation et détermine l'entrée dans une nouvelle phase relationnelle. C'est pourquoi, il a semblé important de ne pas s'avancer plus avant dans le siècle afin de ne pas prendre le risque de perdre la cohérence sociale qui couvre la période libérale jusqu'à ce moment-là.

Toutefois, l'étude n'a pas pour objectif d'étudier le contexte sociopolitique en soi mais elle se doit de saisir une certaine réalité des relations entre la marginalité et la société à laquelle elle appartient. En ce sens, et suivant le conseil d'Antoine Prost « l'important est de tenir compte de la temporalité propre à chaque série de phénomènes dans la recherche de leur articulation⁴⁵ », un second découpage a été réalisé, à l'intérieur de cette première périodisation.

En effet, la période qui s'étend de 1894 (date de promulgation du règlement de prophylaxie vénérienne), aux années 1904 (date du recensement relatif à la ville de San José) est la mieux fournie en documentations. On peut supposer que cette multiplication révèle l'importance que le pouvoir attache au contrôle social, à cette époque de l'édification de l'État libéral. Mais cette hypothèse ne peut être affirmée sur cette simple base étant donné que bien d'autres facteurs explicatifs (non-conservation des documents, classements incorrects...) ont pu entrer en jeu. De sorte que si les bornes temporelles s'étendent de 1870 à 1930, l'observation concrète des « articulations » entre la marginalité et la société s'est focalisée sur la période 1894-1904, plus restreinte mais aussi plus riche en documentations et plus homogène idéologiquement.

La mise en place des limites temporelles s'est donc faite de façon rationnelle, dictée autant par une volonté d'homogénéiser une période d'étude autour d'un contexte défini, que par l'existence et la valeur des sources trouvées. C'est dans cette même logique de construction d'un cadre sur la base de facteurs de cohérence et des possibilités réelles d'étude, que se sont aussi établies les bornes géographiques de l'étude.

44. MARÍN HERNÁNDEZ J. J., *Prostitución, honor y cambio cultural en la provincia de San José de Costa Rica, 1860-1949*, San José, Librería Alma Mater, 2005, p. 213.

45. PROST A., *12 leçons sur l'histoire*, op. cit., p. 122.

Les bornes géographiques : San José, ville et capitale

Afin de pouvoir créer un corpus d'individus assez limité pour que chacun puisse y être analysé, non en soi mais dans ses interactions avec la société, il a fallu fixer un cadre géographique restreint. Il est évident qu'un élargissement géographique à la totalité du Costa Rica faisait prendre le risque de noyer l'individu et de perdre de vue l'intérêt de cette perspective d'étude : la richesse de ses liens sociaux et de ses relations avec le pouvoir. Cette nécessité du « rétrécissement du champ d'observation », a conduit à focaliser l'attention sur la ville de San José⁴⁶.

Quoique ce choix puisse sembler arbitraire, il s'appuie sur un double raisonnement pratique. Selon Jean Sagnes⁴⁷, un des critères de définition de la ville est d'être un lieu de pouvoir à la fois politique, religieux et économique. San José, en tant que capitale et principal pôle de peuplement du pays, incarne la ville phare de ces trois pouvoirs. Elle est en effet le cœur des décisions institutionnelles et des évolutions législatives mais elle en est aussi leur principal terrain de mise en application.

Le second élément qui a poussé à centrer cette étude sur San José tient à la nature essentiellement urbaine des individus étudiée : les prostituées. La prostitution est en effet incontestablement présente dans les villes dont l'essor économique est jumelé à la forte pression de l'exode rural. Vladimir De La Cruz⁴⁸ remarque que l'explosion démographique qui résulte de ce phénomène, fait doubler la population du « Valle Central » en vingt-deux ans (1890-1912). Ce processus engendre corrélativement un rajeunissement de la population⁴⁹ et une augmentation du célibat⁵⁰. La ville, entre solitude et pauvreté, devient alors le foyer principal de développement de la prostitution.

La conjugaison de ces deux facteurs, capitale institutionnelle et principal pôle de peuplement, rend donc l'étude sur la ville de San José particulièrement intéressante d'un point de vue théorique, la ville étant le lieu d'observation de la nature et de la signification de la prostitution par excellence. Sur le plan méthodologique, la ville de San José, en tant que capitale du Costa Rica, possède les archives les plus complètes du pays, facilitant ainsi l'accès à des sources diversifiées et révélatrices, grâce à l'étude des comportements individuels, d'un certain passé. Ainsi, en limitant l'étude à cette seule ville, les recherches se sont focalisées sur un cadre restreint, amplifiant du même coup la qualité des investigations.

46. Guidée par les sources, j'ai affiné la définition du cadre géographique de l'étude autour de San José comme capitale, autour de 4 districts qui la composent : Hospital, Catedral, El Carmen et La Merced.

47. SAGNES J., « Écrire l'histoire des villes », dans J. SAGNES (dir.), *La ville en France au XIX^e et XX^e siècles*, Presses universitaires de Perpignan, 1997, p 9.

48. LA CRUZ V. (de), *Las luchas sociales en Costa Rica, 1870-1930*, Editorial Universidad de Costa Rica, 3^e édition, 1983, p. 59.

49. Selon le recensement de 1904, à San José, les moins de 34 ans représentent 74,6 % de la population.

50. Toujours selon le recensement de 1904, à San José, les déclarés célibataires représentent 70,9 % de la population.

À la recherche de l'individu

Démarche méthodologique de la recherche

Travailler sur la marginalité ne veut pas forcément dire adopter une perspective individualiste. De nombreux travaux réalisés sur ce sujet se sont essentiellement fondés sur un corpus de sources dont l'objectif premier était de rendre compte de la vision officielle du phénomène. En ce sens, pas plus qu'un autre objet de recherche, aucun impératif n'oblige à étudier la marginalité d'un point de vue microhistorique; c'est là un choix révélateur des objectifs de recherche.

L'observation du passé est alors axée sur la compréhension des comportements sociaux, l'action des individus ne relevant pas uniquement de l'« obéissance mécanique à un système de normes⁵¹ » imposées par l'État. L'objectif est alors de reconstruire une image de la société à partir de la vision qu'en avaient quelques individus. La diversité qui en découle est significative de la complexité du réel, contrairement à ce que pourrait laisser penser une catégorisation trop systématique. C'est que les catégories juridiques ont été créées dans le but de fournir un moule à l'élaboration de lois afin de permettre le contrôle d'un type de population aux caractéristiques extérieures similaires, et non de rendre compte d'une quelconque diversité. En fondant l'appréhension du réel sur l'individu, celui-ci devient alors le pivot du processus de compréhension de la société dans son ensemble. Ainsi, l'analyse des dynamiques qui lient les marginaux et l'État permet, à la fois d'éclairer des catégories abstraites à travers l'analyse de leur réalité sociale ressentie, et de faire ressortir certains mécanismes du fonctionnement global de la société. Il ne s'agit donc pas d'essayer de faire resurgir le passé mais de le reconstruire partiellement à partir de problèmes, de questions. Ainsi en partant de la parole même des marginaux, « en respectant les logiques et les liaisons internes⁵² », en reconstruisant l'image de la représentation qu'ils se faisaient d'eux-mêmes et que les autres se faisaient d'eux, on peut parvenir à restituer le reflet d'un certain passé.

Dans cette perspective la recherche s'est principalement fondée sur 4 types de sources qui, dans un souci de clarté, seront présentées successivement même si elles ont été utilisées simultanément lors du processus de réflexion et au cours de la rédaction.

Ouvrages littéraires

En approchant la société costaricienne par le biais de certains ouvrages littéraires, l'objectif était de s'imprégner d'une certaine culture en observant les individus dans leur vie quotidienne. En ce sens, la valeur de la littérature réside dans sa capacité à faire revivre des personnages et des événements, permettant ainsi d'ouvrir une fenêtre

51. ROSENAL P. A, « Construire le "macro" par le "micro" : Fredrik Barth et la microstoria », dans J. REVEL, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, op. cit., p. 145.

52. GRIBAUDI M., « Échelle, pertinence, configuration », dans J. REVEL, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, op. cit., p. 133.

sur un passé révolu. Ainsi, l'autobiographie de Luisa Gonzalez *A ras del suelo*⁵³, écrite au début du siècle, nous offre un voyage dans La Puebla – l'un des quartiers les plus pauvres de San José – du début du siècle, à travers le récit de la vie quotidienne de ses habitants. Parallèlement, des pièces de théâtre comme celle de Ricardo Fernández Guardia, *Magdalena*⁵⁴ ou celle de Jenaro Cardona, *El primo*⁵⁵ sont révélatrices de la vision que l'oligarchie Joséphine porte sur les femmes, leurs droits et leurs devoirs. Toutes deux s'attachent à démontrer l'importance du respect de la virginité, symbole de l'honneur, dans la recherche du bonheur.

D'autres ouvrages sont venus compléter cette approche de la littérature costaricienne du début du siècle et ont permis d'observer à travers ces multiples histoires « un tableau des coutumes costariciennes exact et vrai⁵⁶ ». Pour autant, ces documents présentent une faible valeur scientifique, ils ne doivent être traités qu'en tant que témoignages, servant à illustrer ou à renforcer les hypothèses mises en avant dans la recherche. En ce sens, il ne leur a pas été accordé la même place qu'aux documents d'archives, qui certes ne permettent pas une observation générale des modes de vie, mais rendent compte de faits ayant eu une existence réelle. Cette recherche qualitative sur la nature et la signification des mœurs et coutumes costariciennes a été complétée par une approche de la presse de cette époque.

La presse à la BNCR (*Biblioteca Nacional de Costa Rica*)

En tant que média et principal témoin des interactions entre les idéologies dominantes et les expériences concrètes des individus, la presse représente une source fondamentale. En effet, la réussite de la normalisation culturelle engagée par l'élite libérale, dépend essentiellement de l'acceptation et de l'assimilation par l'opinion publique des valeurs diffusées. Il est en effet indispensable que celle-ci intègre les normes fixées afin de pouvoir se faire le relais de la loi au sein de la société. Cette approche de la marginalité, axée sur l'étude des processus de marginalisation, passe donc essentiellement par l'analyse de ses rapports avec la société, et donc par une certaine connaissance de cette opinion publique. Jean-Jacques Becker montre comment :

« Dans un pays où la presse est libre, tous les aspects de l'opinion ont chance d'être reflétés dans les journaux : une analyse bien faite, c'est-à-dire opérant un choix judicieux, utilisant une presse aussi variée que possible, constitue une approche qualitative de l'opinion publique non négligeable⁵⁷. »

La presse étant le principal moyen de communication entre l'État et la population, elle est un vecteur idéologique essentiel. Parallèlement, elle cristallise aussi dans ses colonnes les opinions contestataires, mettant ainsi à jour certaines oppositions sociales.

53. GONZÁLEZ L., *A ras del suelo*, San José, Ed. de Costa Rica, 2005 (1970), 228 p.

54. FERNÁNDEZ GUARDIA R., *Magdalena*, UCR, col. « Retorno », 1995 (1902), 98 p.

55. CARDONA J., *El primo*, San José, EUCR, col. « Retorno », 2001 (1905), 260 p.

56. FERNÁNDEZ GUARDIA R., *Magdalena*, *op. cit.*, p. 23.

57. BECKER J.-J., « L'opinion », dans R. RÉMOND (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Le Seuil, coll. « L'Univers Historique », 1988, p. 172.

En ce sens, l'analyse des journaux est apparue essentielle à la compréhension de l'opinion publique, bien que sa validité dépende autant des « choix judicieux » de l'historien que de la perspective dans laquelle les informations fournies seront utilisées. En effet, la presse est un moyen d'approche qualitatif « tout ce qu'on "ramasse" illustre l'opinion publique⁵⁸ », mais non quantitatif puisque « la presse est incapable de dire quel poids pèse chaque opinion émise⁵⁹ ». Cette double restriction, quant à l'utilisation de telles sources, implique à la fois de ne pas conclure à la connaissance intégrale de l'opinion publique par ce seul biais et de définir le corpus utilisé sur des critères pertinents⁶⁰.

L'ensemble des références de presse écrite qui ont été consultées sont regroupées dans les sources à la fin de cet ouvrage. En ce sens, celui-ci synthétise la démarche utilisée en présentant à la fois des renseignements sur la totalité des volumes consultables, sur la période qui est traitée et sur les journaux ou revues eux-mêmes. L'objectif était de jauger le contenu et la tendance des journaux choisis et non de les dépouiller de façon exhaustive. De sorte que des relevés ponctuels ont été effectués, sur la base de critères spécifiques pour la majorité⁶¹ d'entre eux. Ainsi, lorsque la période de parution du journal correspondait avec une date clef de la législation sur les prostituées, l'attention se portait sur les quelques mois la précédant et la suivant pour établir mes bornes temporelles. Il s'agissait alors de voir si la mise en place de ces lois suscitait des réactions et, dans l'affirmative, de les analyser. Dans la perspective de prendre la mesure du contenu des journaux sélectionnés et, étant donné leur caractère résolument politique (exception faite des revues), il semblait pertinent de focaliser l'attention sur ces dates clefs.

Une attention particulière a toutefois été réservée aux deux journaux essentiels pour la période : *La Prensa Libre* et *la República*⁶². Tous deux sont des journaux engagés politiquement, aux points de vue souvent opposés, du moins toujours divergents. Ils sont donc le reflet de différentes sensibilités qui se retrouvent au sein de la population. De plus, ils ont des périodes de parution très étendues dans le temps, un certain impact social (important tirage) et ils sont conservés dans leur presque intégralité à la Bibliothèque. De sorte qu'ils ont été entièrement dépouillés afin d'essayer de dégager toutes les informations permettant d'enrichir la perception de l'opinion publique costaricienne autour de notions clefs pour cette étude : place de la femme dans la société, vision du contrôle social, de la marginalité, des prostituées, des maladies vénériennes, des autorités, des « vices » et des « vicieux » en général, etc.

Malgré la richesse de cette documentation, elle se révélait incapable de permettre la compréhension globale de la mise en place des processus de marginalisation. Ces enquêtes d'opinion ont donc été enrichies par l'analyse des sources judiciaires trouvées aux Archives nationales.

58. *Ibid.*, p. 173.

59. *Ibid.*, p. 173.

60. Je remercie particulièrement la professeur Ana Paulina Malavassi dont les conseils ont été déterminants dans le choix des journaux étudiés.

61. Toutefois, si le journal ne rendait pas la tâche impossible dans un si court laps de temps, j'ai parfois pu dépouiller entièrement tous les exemplaires disponibles.

62. Il aurait fallu que je puisse réaliser le même travail avec le 3^e journal essentiel à ma période *El Diario de Costa Rica*. Mais celui-ci est très incomplet.

Les archives de la police et de la justice à l'ANCR (*Archivo Nacional de Costa Rica*)

Le principe de base de cette recherche est que l'étude de la marginalité sociale, à travers ses interactions avec le pouvoir et la population, peut être un moyen d'approcher la société dans son ensemble. Agnès Heller⁶³ a expliqué la complexité de l'appréhension d'une société qui ne doit pas, pour pouvoir être saisie dans sa globalité, s'appuyer uniquement sur des études purement sociales. Diversifier les sources est indispensable pour mieux comprendre la complexité du réel. Toutefois, s'agissant d'un travail sur la marginalité, la base informative est essentiellement issue de documents officiels. Il est en effet difficile de pouvoir trouver des traces des marginaux non filtrées par une quelconque administration, phénomène qui crée une dichotomie entre sujet d'étude et provenance des sources comme le précise Pierre Guillaume :

« L'histoire sociale est, bien évidemment l'histoire de tous, mais parmi les hommes, il y a ceux qui ont eu la possibilité culturelle de dire leur propre histoire, et ceux dont on a dit l'histoire. Toute approche des sources doit prendre en compte cette distinction fondamentale⁶⁴. »

Néanmoins, pour la démarche visant non pas à étudier un groupe en soi mais à observer et à analyser les relations entre les marginaux et la société à laquelle ils appartiennent, les sources policières et judiciaires représentent une excellente approche. L'information fournie sur les individus marginalisés est en effet directement générée par certains éléments de la communauté : les policiers, les voisins, les médecins, etc. Le principal problème ne réside donc pas, pour moi, dans la subjectivité interne de la source, mais plutôt dans sa nature. Il semble évident que les prostituées se trouvant dans ces documents sont uniquement celles ayant eu, volontairement ou non, un rapport avec la justice. Or, une grande quantité d'ouvrages⁶⁵ se sont attachés à montrer que beaucoup – il est impossible – pour l'instant? – de définir quelle proportion exacte – de prostituées dites « *encubiertas*⁶⁶ », n'étaient jamais inscrites, ou pas longtemps, dans les registres⁶⁷. Elles restaient alors la plus grande partie, et parfois la totalité, de leur vie hors des circuits administratifs. De sorte qu'elles sont exclues du champ d'analyse puisqu'il n'existe, pour l'instant, aucun moyen de les approcher.

Malgré ces restrictions, 840 dossiers provenant en majorité des fonds policiers et judiciaires ont été consultés et analysés. Ils ont permis de créer deux fichiers sur lesquels s'est construit l'essentiel de la réflexion : le premier qui regroupe 8 330 fiches, est une transcription ordonnée de tous les documents d'archives. Il permet de suivre

63. « *El grado de desarrollo y el modo en que están organizadas la producción y la distribución, el estado del arte y de la ciencia, la estructura de las instalaciones y los tipos de actividad que se desarrollan en ellas : ellos son los factores que en 1er lugar nos indican que tipo de sociedad tenemos ante nosotros* », HELLER A., *Sociología de la vida cotidiana*, Península, 1987, 418 p.

64. GUILLAUME P., *Initiation à l'histoire sociale contemporaine*, Nathan, coll. « Histoire 128 », 1992, p. 9.

65. Notamment ceux de Juan José Marín Hernández.

66. Tout au long de ce travail je traduirai ce terme par clandestine.

67. CHAVES CAMACHO J. dans un article de la *Revista de la UCR* intitulé « *Notas sobre la prostitución en Costa Rica* », met en évidence que, dans les registres de police, ne sont même pas inscrites 10 % des femmes pratiquant la prostitution. Toutefois, il n'explique pas comment il en est arrivé à ce chiffre.

le déroulement d'une instruction, de lire les pages d'un rapport ou de retrouver un texte législatif facilitant ainsi la recherche des éléments collectifs entrant en jeu dans la stigmatisation d'un individu. Le deuxième regroupe 1 812 femmes inscrites dans les registres de prophylaxie vénérienne. Il fournit des informations sur leurs caractéristiques individuelles (âge, lieu d'origine, de résidence, etc.) permettant ainsi d'effectuer des analyses sur les facteurs individuels participant à la mise en place des processus de marginalisation.

Ainsi, à travers ces trois catégories de sources, il s'agissait de montrer la nature et l'intérêt des documents consultés dans l'objectif d'étudier les groupes, l'opinion publique, en bref tout ce qui permettait de saisir l'individu dans son interaction avec la société. Comme le souligne Jacques Revel :

« L'expérience la plus élémentaire, celle du groupe restreint, voire de l'individu, est la plus éclairante parce qu'elle est la plus complexe et parce qu'elle s'inscrit dans le plus grand nombre de contextes différents⁶⁸. »

Toutefois, elle soulève d'autres problèmes et notamment sa valeur représentative. Le risque est alors de se laisser enfermer dans le groupe, de prendre la partie pour le tout, et de donner à l'étude une valeur explicative qu'elle n'a pas. Il convenait alors de replacer le groupe dans son contexte, d'analyser ses rapports avec l'opinion publique en examinant les représentations collectives « communes à un grand nombre d'habitants⁶⁹ », afin de permettre à la fois d'approfondir la connaissance de l'objet d'étude et d'éviter le piège d'une généralisation abusive. Dans cette perspective, les archives de l'INEC ont permis de donner un cadre à ces analyses microhistoriques.

Les recensements de l'INEC (*Instituto Nacional de Estadística y Censo*)

« À condition de construire des indicateurs adaptés aux faits recueillis par l'observation microscopique, la statistique peut garder sa fonction de validation des approches processuelles. Cette dimension est essentielle en ce qu'elle permet de passer d'une observation "qualitative" sur un nombre restreint de cas, à la possibilité d'une généralisation – laquelle constitue bel et bien le but final de l'analyse⁷⁰. »

Mise à part l'idée selon laquelle la généralisation serait l'objectif final de toute analyse – préférant laisser à chaque historien le droit de choisir lui-même ses objectifs – cette citation de Paul-André Rosental illustre parfaitement ce projet. L'objectif est de redonner une place aux informations mises en lumière par l'approche microhistorique, au sein de l'ensemble social, afin de ne pas séparer ces deux sphères. Pierre Guillaume écrit dans sa synthèse sur l'histoire contemporaine que l'histoire « sérielle » sert à

68. REVEL J. (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, op. cit., p. 30.

69. BABY COLLIN V., *Marginaux et citadins. Construire une urbanité métisse en Amérique latine. Étude comparée des barrios de Caracas (Venezuela) et des villas d'El Alto de La Paz (Bolivie)*, thèse de doctorat de géographie, Toulouse II, 2000, p. 344.

70. ROSENTAL P.-A., « Construire le "macro" par le "micro" : Frederik Barth et la microstoria », dans J. REVEL, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, op. cit., p. 159.

mettre un frein « aux tentations du pointillisme et de l'impressionnisme, sources de généralisations abusives⁷¹ ». En ce sens, l'objectif de cette recherche est de ne pas oublier que les individus qui forment le corpus, appartiennent à part entière à la société costaricienne du XIX^e siècle.

Suivant ce raisonnement, les données statistiques présentent un double avantage : d'une part elles révèlent les centres d'intérêts des dirigeants, à travers les questions posées; d'autre part, elles donnent une image de la société. On peut saisir, à travers elles, une certaine globalité comme une vue aérienne permet d'embrasser d'un seul regard des centaines de kilomètres de territoire. Néanmoins, revenir à l'échelle humaine c'est aussi retrouver des sensations humaines que la technique et le progrès ont tendance à occulter derrière le grandiose. Ce qui importe ici, c'est donc d'être capable d'utiliser ces documents uniquement pour ce qu'ils sont et de rester conscient de leurs limites.

LINEC regroupe dans un même centre d'étude tous les recensements et les annuaires statistiques effectués au Costa Rica. Il s'agit de sources imprimées, datant d'une trentaine d'années, en bon état et qui peuvent donc être consultées sans difficulté. La période d'étude (1870-1930) a connu cinq recensements : quatre généraux (1864, 1883, 1892, 1927) et un spécifique à la province de San José (1904). Le tableau ci-dessous récapitule les informations qu'ils fournissent.

Informations sur la population	1864	1883	1892	1904	1927
Répartition géographique sur le territoire	X	X	X	X	X
Répartition par âge	X	X	X	X	X
Répartition par sexe	X	X	X	X	X
Répartition par profession	X	X	X	X	X
Répartition par religion	X	X	X	X	X
Information sur les naissances	X	X	X	-	X
Répartition par causes de décès	X	X	X	-	X
Répartition par état civil	X	X	X	X	X
Répartition par nationalité	X	X	X	X	X
Répartition des individus atteint de déficiences mentales ou physiques	X	X	X	-	X
Répartition par degré d'alphabétisation	X	X	X	X	X
Mouvement de population	X	X	X	X	X
Analyse des résultats	X	X	X	X	X
Recensement général des enfants	-	X	-	-	-
Recensement militaire	-	-	X	-	-
Tableau de l'évolution des infrastructures scolaires depuis 1890	-	-	X (1927)	X (1927)	X

Tableau 1. – Récapitulatifs des informations fournies par les recensements.

Tous ces renseignements nous informent sur la vie sociale des individus en général et sur la place de San José dans le pays. De plus, la continuité des questionnements

71. GUILLAUME P., *Initiation à l'histoire sociale contemporaine*, Nathan, coll. « Histoire 128 », 1992, p. 68-69.

d'un recensement à l'autre permet d'observer des évolutions souvent plus révélatrices que les nombres dans l'absolu.

Une place à part a été réservée au recensement de 1904 pour diverses raisons. Tout d'abord son cadre spatial est plus restreint que les autres puisqu'il ne touche que la province de San José. Ce rétrécissement géographique permet d'agrandir certains détails et d'amplifier les informations fournies⁷². De plus, la date de sa réalisation le place, temporellement parlant, au centre de l'étude et lui donne une importance particulière dans l'observation de la population de la capitale. Enfin, le CIHAC⁷³ en a réalisé une base de données regroupant les 24 246 habitants de la province qui facilite la recherche et permet de faire des recoupements d'informations. L'utilité d'un tel projet a été parfaitement démontrée dans la thèse de Juan José Marin *La vida cotidiana de las prostitutas femeninas 1864-1949*. Il s'est en effet appuyé sur cette base pour analyser la répartition géographique des prostituées et de leur famille dans la ville.

Enfin, l'INEC possède des annuaires statistiques pour chaque année à partir de 1883 jusqu'en 1930, avec un vide de dix ans pour la période 1897-1907. Ces annuaires reprennent les questionnements des recensements – répartition et mouvement de population, division territoriale, statistique démographique, répartition géographique de la criminalité et des maladies, etc. – mais ils sont moins complets. Toutefois, étant très rapprochés dans le temps (publication annuelle) ils présentent l'avantage de permettre un suivi plus précis des évolutions sociales.

C'est à travers l'étude parallèle de ces quatre axes de travail qu'il a été possible, pour reprendre l'expression de Catherine Omnès, d'« opérer un va-et-vient permanent du collectif à l'individuel, du quantitatif au qualitatif, du transversal au longitudinal et de l'économique au social⁷⁴ » et ainsi approcher au mieux mes sujets d'étude : les prostituées josphines de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Ainsi, l'adéquation entre les perspectives d'étude et les possibilités réelles offertes par les sources a permis d'ancrer la compréhension de la notion de marginalité dans la multiplicité des interactions entre l'individuel et le collectif. De sorte que, face à la complexité qui en ressort, cette logique conduit à remettre en cause la validité des définitions univoques calquées sur les catégories juridiques.

Redéfinir la prostitution

La plupart des études sur la marginalité commence par définir leur objet d'étude avant de l'analyser. Ainsi, Alexandre Parent-Duchâtelet ouvre le premier chapitre de son ouvrage sur la prostitution au XIX^e siècle à Paris par une définition de celle-ci. Toutefois, il est intéressant de remarquer qu'il fait cela dans un objectif de clarification, conscient de la multiplicité des représentations existantes au sein de la population :

72. Les questionnements sont presque semblables aux autres recensements, comme le montre le tableau, mais ils sont plus précis.

73. Le projet a débuté en 1992 sous la direction conjointe d'Ivan Molina Jiménez et de Victor Hugo Acuña Ortega.

74. OMNÈS C., *Ouvrières parisiennes. Marché du travail et trajectoires professionnelles au 20^e siècle*, Éd. de l'EHESS, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales/74 », 1997, p. 16.

« Les mots de prostituée et de prostitution n'ayant pas dans l'esprit et le langage de tout le monde la même signification, il nous a semblé nécessaire de commencer ce travail par en donner une définition nette et précise qui écarte toute équivoque, et fasse bien comprendre le sens que nous y attachons⁷⁵. »

Cette démarche est significative de l'objectif de ce type d'étude. Il s'appuie sur une définition⁷⁶ légitimement acceptée du concept de « prostitution » afin d'analyser le comportement des populations concernées. Or, si cette définition permet d'expliquer le phénomène de la prostitution tel qu'il est communément perçu, il ne permet pas de rendre compte des interactions entre ces représentations et celles propres aux individus stigmatisés. Cette conception des choses a tendance à placer l'action du côté des « normaux » et à faire des marginaux un groupe passif, défini par la négative d'un autre et donc n'ayant aucune consistance propre. Cependant, Saul Becker Howard a montré la réciprocité de la notion d'étranger, d'« *outsiders*⁷⁷ » pour reprendre son expression, et ainsi, mis en avant, l'importance de tenir compte de « l'action » marginale dans la définition des concepts :

« L'individu qui est ainsi étiqueté comme étranger peut voir les choses autrement. Il se peut qu'il n'accepte pas la norme selon laquelle on le juge ou qu'il dénie à ceux qui le jugent la compétence ou la légitimité pour le faire. Il en découle un deuxième sens du terme : le transgresseur peut estimer que ses juges sont étrangers à son univers⁷⁸. »

L'observation du contenu des documents met en évidence la validité effective de la notion de réciprocité, à travers une certaine inadéquation entre les représentations que les marginaux se faisaient d'eux-mêmes, que la population en avait et que l'État en donnait. Privilégier l'un de ces aspects, l'une de ces représentations, en validant la définition communément acceptée, qui pour être officielle et légitime n'en reste pas moins une représentation parmi d'autres, conduit à oublier tous les autres facteurs. En ce sens, la démarche utilisée ici diffère des études fondées sur des définitions préétablies. En inversant les mécanismes de recherche, en libérant les catégories sociales de définitions trop restreintes, l'histoire complexifie sa base conceptuelle et donc les résultats de la recherche. La société n'est alors plus comprise à partir de définitions préconstruites mais, au contraire, c'est la compréhension que nous en avons qui nous permet d'en construire de nouvelles.

Il ne s'agit plus alors de désigner un groupe pour le réprimer mais au contraire de pointer les comportements répréhensibles qui détermineront un groupe. Ce travail vise donc à identifier ces comportements afin de comprendre ce qui conduit une femme à être stigmatisée comme une prostituée. L'objectif est alors de se fonder sur l'analyse

75. PARENT-DUCHÂTELET A., *La prostitution à Paris au XIX^e siècle* (édition abrégée), Paris, Le Seuil, coll. « L'Univers Historique », 1981 (1836), p. 69.

76. Le Larousse 1995 donne ces définitions : « Prostitution : 1/« Acte par lequel une personne consent à des rapports sexuels contre de l'argent » 2/« Avilissement, action d'abaisser jusqu'à rendre méprisable; de dégrader; de déshonorer ». »

77. BECKER H., *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, coll. « Observation », 1985 (1963), 248 p.

78. *Ibid.*, p. 25.

des interactions réciproques entre les réseaux sociaux, les structures institutionnelles et les représentations collectives, pour reconstruire une définition à partir du vécu et du ressenti des individus impliqués d'un côté ou de l'autre dans les processus de marginalisation. De sorte que c'est la mise en relation des diverses représentations que la société se fait des marginaux qui permet de redéfinir les contours de la notion de prostitution à partir de la multitude d'exemples observés. Cette définition n'a pas prétention à être valable dans l'absolu mais à représenter le plus pertinemment possible une certaine réalité sociale, celle correspondant à l'étude et permettant l'étude. Cette démarche ne tend donc pas à renier les définitions préétablies de ces concepts, mais seulement à les dépasser, en observant les réalités enfermées dans le concept général de prostitution.

Dans cette perspective, l'étude commence par s'interroger sur la nature de la définition juridique de la prostitution à l'aune des divergences existantes entre la théorie législative et sa mise en application concrète. Il s'agit ensuite de comprendre la mise en place des représentations collectives de la prostitution en mesurant l'impact de l'homogénéisation culturelle sur les conceptions populaires et leurs influences réciproques. À partir de là, l'étude se concentre sur l'analyse de la nature et de la signification des processus de marginalisation qui font apparaître les prostituées comme des négatifs d'un certain idéal féminin.